Cercle universitaire

22me ANNÉE - Numéro 17 Mercredi 4 MARS 1931

LE VAILLANT

BON PATRIOTE GAI WALLON

FILS CATHOLIQUE

JOURNAL OFFICIEL DES ETUDIANTS CATHOLIQUES DE LIEGE

Hebdomadaire affilié à l'Union de la Presse Périodique Belge — Union professionnelle reconnue

Redaction: André de GERADON, 13 Rue Sœurs de Hasque, ou 21 Boulevard Piercot, Liége

Administration et Publicité: Pierre HARMEL 52 bis, Mont St-Martin, Liége. C. Ch. P. 262.21

Quand on me dit : voilà un beau garçon, je pense tout de suite que c'est un étudiant. Mme Borguet

Des bagarres à Seraing

Mgr. Picard et V. Brifaut contre les Soviets

On n'était pas encore remis des fatigues de la journée de l'*Aucam* qu'on courait déjà à Seraing. Pas de répit; comme à l'assaut: de tranchée en tranchée.

Cette fois, l'assaut en était un vrai. Il s'agissait, en plein centre rouge, de pousser un grand cri de protestation contre les horreurs soviétiques. Et le cri fut poussé de jolie façon.

Le Cercle Sérésien des Universitaires Catholiques n'a pas froid aux yeux. Nous aimons le cran de Léo Pirotte, d'Emile Houbaer et des autres qui osent des coups comme ceux de vendredi soir. On se souvient de la Conférence de Pierre Nothomb, qui est allé en novembre dernier expliquer la vraie façon de lutter contre la guerre dans cette même salle du *Capitole*. Vendredi, l'audace était plus grande encore, car il s'agissait d'attaquer directement les rouges de Seraing. Le C. S. U. C. avait invité, pour mener cette attaque, deux tribuns et deux champions: Mgr Picard et Valentin Brifaut.

Les étudiants de l'*Union* avaient été invités à seconder leurs amis de Seraing. La demi-heure de tram fut charmée par les chants de la Revue. Les deux heures qui devaient suivre le furent par les cris des communistes et l'ardeur exaltée des orateurs.

Quand on arriva à 500 mètres du *Capitole*, on se buta à la masse opaque des consorts de l'opaque et buté Lahaut. « Ils étaient là huit cents parqués pour la tuerie »: notre tuerie, bien entendu. Un peloton de gendarmerie faisait le précieux office d'épouvantail. Sous d'incohérents ricanements et les injures d'usage, les calottins cherchèrent à entrer dans la salle; on les rejeta de porte en porte; tout de même, le rejet ne fut pas définitif. Et on entra. Quelques minutes après, arrivait le contingent de *Gramme* qui, quand il se déplace, le fait décidément très bien.

A 8 h. 1/4, dans une atmosphère échauffée, Valentin Brifaut commença sa harangue. Elle fut brillante et impétueuse. Il a cette éloquence qui empoigne. Avec des faits, avec des exemples, avec des souvenirs, il montra que les Soviets étaient contre Dieu. On le soutenait à tout propos par de solides applaudissements. Quelques interrupteurs isolés furent débarqués de la salle, suivant la consigne reçue.

Arriva le tour de Mgr Picard, le batailleur qui ne se repose jamais. Il eut des accents d'une magnifique sincérité: « M. Brifaut vous a montré que les Soviets étaient contre Dieu; je dois maintenant vous montrer qu'ils sont aussi contre le peuple. et la preuve qu'ils sont contre le peuple, c'est qu'ils sont contre Dieu ». Il annonce aux Communistes qu'il va leur parler sans vouloir les froisser, puisqu'il étaiera tous ses dires sur des faits dont eux-mêmes se glorifient. Un communiste l'ayant interrompu en criant: « Vivent les Soviets », Mgr Picard l'excusa auprès de la foule en disant: « Que voulez-vous, il répète sa leçon! » L'orateur, en fin de compte, expliqua que la seule raison de la manifestation de ce soir, c'était non pas l'illusoire besogne d'arracher en deux heures leur fanatisme à des fanatiques, mais c'était de faire entendre un cri de protestation en faveur de la vérité, c'était de ne pas laisser souffleter la mère du peuple et du monde, l'Eglise, sans rien faire pour la défendre: « Quand quelqu'un se lève pour insulter ma mère, je me dresse; c'est plus fort que moi ».

Mais ce discours n'alla pas tout seul. A la porte, nos farceurs de communistes agitaient en roucoulant leur crête rouge. Ils voulaient à tout prix forcer l'entrée. Lahaut parvint même, soutenu par ses hommes, à pénétrer dans le couloir du *Capitole*. La danse, vraiment, commençait. Les etudiants qui occupaient le couloir appelèrent à la rescousse: « l'*Union* ». Par trois fois dans la soirée, le cri fut répété. Toutes les calottes, comme mues par un ressort, accouraient: splendide unanimité. La gendarmerie, jusqu'alors, était restée inactive; mais quand les communistes eurent brisé une porte vitrée, elle put intervenir. Ils se saisirent proprement du citoyen Lahaut et le rejetèrent avec délicatesse. Lahaut et sa bande vociférante (femmes et apaches) reprirent leur chahut. Les gendarmes, alors, déblayèrent le terrain, repoussant à coups de crosse la foule qui ripostait à coups de pied; deux gendarmes furent blessés légèrement. Quelques communistes aussi.

Pendant ce temps, Mgr Picard parlait toujours. A un moment, entra en coup de tonnerre « celui qu'on attendait »: l'homme des entrées dramatiques, le hurleur intempestif, Merlot, bourgmestre de Seraing, balladant sur sa bedaine prolétarienne son écharpe tricolore: « Messieurs, vous abusez des licences qu'on vous accorde, etc... Vous provoquez, etc... Puisque vous ne savez pas faire la police, c'est moi qui la dirigerai. Je défends qu'il s'opère ici le moindre mouvement que je n'aie permis ». Et il alla s'installer près d'un calorifère, en mâchonnant un épais cigare et en promenant entre ses sourcils et sa barbiche des yeux irrités et des dents grinçantes.

Mgr Picard acheva son discours enflammé. Il fut acclamé comme il le méritait, et sifflé par quelques abrutis; c'était donc normal.

La séance était ainsi terminée. La salle se vida lentement, sous la protection de la police. Les étudiants se rendirent en groupe au local du Cercle, en chantant « Vive la Calotte ». Là, un demi très sympathique fut servi. Et l'on s'en retourna chez soi, heureux de n'être pas venu à Seraing pour des prunes... Car, pour une belle soirée, ce fut une belle soirée.

Avant d'achever, une question à Merlot. Que fit-il donc de sa police entre 9 h. 5 et 9 h. 20? Alors que la bagarre était à son point culminant, il vint délibérément la retirer, puis alla boire un demi dans un café. Ces procédés sont très honnêtes.

Puisque Merlot s'est de nouveau distingué, sortons des Archives du *Vaillant* sa tête et son pectus et installons-les à la fin de cet article en guise de cul-de-lampe.

AGÉSILAS.

HAUTE COUTURE
1, Thier de la Fontaine, 1
(Près du Bd de la Sauvenière)
Téléphone 14494

Vendredi 6 mars
à 8 h. 1/4
à l'UNION
2me causerie du Carême
de M. l'abbé PAUCHENNE
aumônier de l'*Union*

POUR REUSSIR

Invitation à tous!

A L'UNION.

Le Jeudi 5 mars à 8 1/4

Aux côtés de la J. U. C. F. et de la J. U. C. que ce soit la personnalité de l'orateur ou l'originalité du débat.

Camarade, tu assisteras à la conférence

de dom FRANÇOIS,
aumônier de la F. B. E. C.

FLIRT ET AMOURETTE

suivi d'un débat contradictoire.

Une Journée Triomphale

L'Aucam a bien glorifié les Missionnaires

Comme le fit très justement remarquer l'observateur sagace qu'est Louis Liebaert, géant de profession, « la journée s'est passée dans la pluie ».

A part ça, succès sur toute la ligne. Rien n'a cloché; Gustave Joassart avait vraiment bien fait les choses.

Au Te Deum

se pressait une foule nombreuse. On remarquait un très beau contingent de calottes. Les drapeaux estudiantins et coloniaux, rassemblés près du chœur, étaient loin de n'être soutenus que par leur vivant support.

Dans les stalles du chœur, autour de S. G. Mgr l'Evêque, se trouvaient des missionnaires de tous les ordres, les grands travailleurs dont c'était le jour de fête et de consolation.

L'après-midi

s'amenaient les délégations étrangères. A 4 h. 8, Louvain sortait de la gare sous la direction haute et ferme de Louis Liebaert; évidemment, l'Hôtel de l'Univers eut vite des clients, et ses garçons du travail. Bruxelles arriva là aussi, comme par enchantement. Et Namur également. Il n'y avait donc pas de déchet, et à peine un embryon de grabuge; juste ce qu'il faut pour qu'on ait de la surprise à voir que tout marche bien. D'ailleurs, il y avait beaucoup de grands hommes avec de larges écharpes sur la poitrine; surtout Pierre Marchandise, le président de l'*Aucam* de Louvain; et la présence des écharpes sauve toujours la situation.

L'indescriptible fanfare.

Dans un accompagnement de notes mélodieuses et entraînantes, arriva, par la rue du Plan Incliné, au pas raccourci et trépidant de ses membres, la célèbre fanfare des Salésiens. C'était ce qu'on peut appeler une fanfare convaincue. Ils étaient là quarante à pousser dans des cuivres, et le quarante et unième portait un cuivre et un parapluie.

Des drapeaux, des cris, l'Union.

La fanfare jouait toujours sur place, quand arriva l'*Union* par la rue des Guillemins. Louvain, Bruxelles, Namur sortent de l'*hôtel de l'Univers*; cris; bonjours émus.

Mais il s'agit de circuler. On va se former en cortège près du bâtiment de la Poste. La population se masse, ahurie; elle regarde alternativement le paquet des calotttes et le paquet des cuivres, qui trépignent sur place pendant 10 minutes, séparés par les allées et venues des trams. Personne n'a jamais su qui on attendait. On part.

Sur les grandes artères urbaines.

Les trams, les éternelles victimes, pestèrent et dinguèrent en vain pendant une heure. Leurs masses lourdes et stupides étaient un malhabile jouet dans le réseau des farandoles. On chantait toujours les mêmes chants, mais toujours avec plus de force. *Avenue Rogier*, l'asservissement à la démarche de la fanfare était devenue intolérable. Comme des gosses quand sonne l'heure de la récréation, on se rua dans les parterres des terrasses, sautant les marches et poussant des cris; très drôle. A une trentaine, on monta autour du fameux Torê, et les foules stagnantes d'en-bas (fanfare et écharpes) entonnèrent le *Valeureux Liégeois*, que le Torê et ses cavaliers reprirent en chœur.

Et on repartit. Toutes les Mesdames Lamarche furent saluées avec émotion. Toutes les autos furent arrêtées. Et on avançait toujours: boulevard d'Avroy. Nouvelle ruée vers le socle, le fameux socle du chômage; bien entendu, il fut rendu vivant par le chant d' « Ah! pouvoir! » de la Revue.

Et puis redépart. Rue du Port d'Avroy, Rue Cathédrale, Rue de l'Université, rien de spécial à signaler, sinon l'extrême amabilité de plusieurs flics et le ruissellement de la fatigue.

A l'Union.

On était à l'*Union* à 5 h. 1/2. Près de 200 étudiants étaient massés dans le couloir quand Gustave Joassart réclama le silence. Il déposa, au nom de l'*Aucam*, devant le monument aux Morts de l'*Union*, une très belle gerbe, et puis fit entonner la *Brabançonne*.

Il y eut alors scission. Liége, avec la fanfare fut internée dans la salle du café d'en bas, et s'y livra, au milieu des chants, à des exhibitions couplées d'un grotesque très amusant. On expédia en haut, au Porto, les délégations étrangères (30 de Louvain, 10 de Bruxelles, 10 de Namur), et les hauts dignitaires de la rue Sœurs-de-Hasque; on y prononça quelques toasts émus.

Toutes vannes ouvertes.

Mme Borguet avait enfin réparti avec ses paumes habiles, les kilogs de sel d'usage dans ses cent soupières, ses délicieuses bouchées et ses plats de veau. Elle vint rayonnante annoncer que ces Messieurs étaient servis.

La fratrie Poncelet obsçtrua la porte et laissa couler un à un dans la salle du banquet les privilégiés qui avaient des cartes: 160! A la table d'honneur, le R. P. Chassot, le P. Buysse, le P. Hublou, Paul Herbiet et les Comitards; aux tables de déshonneur, la plèbe mouvante. Et tout cela ne fit qu'un dans la plus enthousiaste des atmosphères.

Service impeccable par la constellation Borguet. Applaudissemments à tout rompre aux vingt discours et essais de discours qui furent prononcés du haut des chaises: Louis Liebaert, Albert Fas, le P. Chassot, le sympathique P. Hublou qui avait abandonné pour nous un couvent de jeunes filles, le Président de *l'Union* et de *Gramme*, ceux de l'*Aucam* de Louvain, de Namur, de la capitale; la Presse; et le Président de la F. B, E. C., Frédéric de Mérode, qui était arrivé en retard, à cause d'une panne; Maurice Haulet clôtura la série en buvant à la santé du grand Roi Léopold II.

Nouvelle sortie

Avant de se rendre à la Grande Salle de la rue St Gilles, où se tenaient à 8 1/4 les grandes assises de l'*Aucam*, on fit encore un cortège étourdissant vers le Perron et la Vierge de Delcour; Gandhi-Patachon s'y signala par maintes excentricités. Puis on entra au collège, drapeaux en tête, après avoir adressé un ban de sympathie à un flic moustachu qui s'était montré particulièrement aimable.

La très belle séance du soir.

La scène admirablement aménagée: bustes de nos deux grands Rois Léopold II et Albert I, dans un cadre de palmiers et de drapeaux. Quand y furent montés, dans le déploiement de leurs soutanes, Mgr Jacob, qui représentait S.G. Mgr l'Evêque, Mgr Van Uytven, Mgr Cambier, Mgr Callewaert, le R. P. Misson, et d'autres grands missionnaires, le spectacle était impressionnant.

Mgr Jacob excusa S. G. Mgr l'Evêque et lut une lettre de lui.

Puis le P. Charles prit la parole avec toute son âme d'apôtre. Il lut le texte des télégrammes qu'on envoya à S. S. le Pape, à S. M. le Roi, à S. G. Mgr Dellepiane, et à M. Jaspar. Puis il exalta l'œuvre des missionnaires et prit la défense de la race noire.

M. Laude, recteur de l'Université d'Anvers, vint corroborer, de son témoignage héroïque, les déclarations du P. Charles, et fit applaudir à tout casser Mgr Cambier et Mgr Callewaert.

Enfin M. Carton, ancien ministre des Colonies, expliqua les différentes façons dont on pourrait le plus opportunément soutenir les missionnaires du Congo.

Et la salle se vida. La journée était terminée.

Qu'en penser?

Que la journée fut épatante! On ne pouvait imaginer qu'elle pût mieux réussir. De la première heure à la dernière, de l'émotion religieuse à l'enthousiasme des cramignons, tout se passa sous le signe de l'*Aucam*. L'idée missionnaire fut magnifiée comme il convenait.

A l'*Union*, le P. Chassot remercia les étudiants d'avoir compris qu'ils devaient en cette journée concilier la méditation et la joie. C'est surtout nous, les étudiants, qui devons remercier le P. Chassot de l'avoir compris.

Le genre sermon

Eh bien, non! on n'a pas la manière.

Entre deux cours, un dévoué vous tombe sur le dos, rappelant une réunion, son degré soporifique et le devoir de l'étudiant de s'y trouver. On parle de formation morale ou de bien social, comme la maman qui veut faire avaler du thé de Saint-Germain à son gosse. Avec moins de sollicitude.

Aussi, si l'expression des « trois pelés et deux tondus » a fini par perdre toute sa saveur par son usage fréquent, c'est qu'on n'a pas su intéresser le type.

Penser soi-même ce que l'on dit. N'est-ce pas une condition sine qua non de l'éloquence?

Mais l'étudiant convertisseur n'est le plus souvent qu'un homme sandwich, crieur à l'Université de telle réunion à telle heure.

Pourquoi ne point narrer simplement et sincèrement sa croyance à son œuvre: pour les Missions le sacrifice de tant de ses soirées, pour la presse, l'organisation dans une paroisse d'une œuvre modèle?

S'il avouait avoir entendu dans son cœur le cri d'angoisse de milliers de noirs croupissant dans l'ignorance, avoir senti le poison des journaux congestionner peu à peu le cerveau de ses meilleurs amis?

Vivant ses œuvres et prenant la peine de les narrer, il convaincra jusqu'au désillusionné qui se renferme dans un cocon suintant l'indifférence glaciale.

* * *

Rendre une œuvre belle.

Catholiques, notre génération sent le devoir de ramener à la foi les malheureux Etudiants, nous ne venons pas à l'Université pour connaître les soucis. Aussi, nous dévouons-nous sans aliéner notre liberté et notre joie.

Aussi, boutons dehors tout pontife qui, ivre de bonnes intentions, nous présente un devoir comme une purgation.

Les jeunes, ayant plus de courage, mettent partout leur note vibrante, des étudiants ne peuvent, sans descendre écouter comme de graves Messieurs, dans une atmosphère d'indifférence polie, une conférence insipide. Ils ne peuvent suivre un cortège, quatre à quatre, tels de vulgaires flamingants, en disant des litanies. Si l'étudiant isolé se laisse trop facilement intégrer dans un milieu bourgeois, l'étudiant en bande ne doit plus éprouver qu'une mentalité de conquérant.

C'est cette mentalité, s'ils sont habiles, que les dirigeants d'une œuvre peuvent capter au profit de leur idéal: qu'on nous présente une œuvre d'étudiants comme un devoir et une joie en y mettant la cordialité, l'entrain et l'exubérance qu'aiment les universitaires!

* * *

Etre jeune, c'est être cordial et simple.

La cordialité n'est pas un bonjour tombant d'une lèvre dédaigneuse, de petites chapelles s'étant constituées avec rites de politesse développés, mais exclusifs, un étudiant ne sent plus le plaisir de rencontrer un phénomène pareil à lui. Manchaballe, il méprisera son vis-à-vis; s'il est chic type, il détestera le manchaballe. On arrive ainsi à la mésentente complète au détriment des idées et des œuvres, car on ne persuadera pas quelqu'un qui vous sent condescendant et apitoyé; si bien que les étudiants qui ne sont pas de la même chapelle s'abordent sans cordialité et ne rencontrent pas l'un chez l'autre la confiance basée sur l'estime.

Enfin, pour convaincre, il faut être simple. Les attitudes à priori aboutissent à l'incompréhension. Il faut savoir distinguer dans une opinion le reflet du bien-pensé et l'éclat de l'erreur et admettre qu'un ennemi personnel pense juste: combien de « justes » ne condamnent-ils pas en bloc les idées d'un homme qui a fait un faux pas vers le vice ou la grossièreté? Pas d'attitude négative, ne pensons pas qu'un homme qui s'est trompé se trompera toujours, sinon sentant l'hostilité, cet homme mutilera un zèle qui nous eut été nécessaire.

* * *

Ecartons les « dragons de vertu », semblables à ces vieilles filles aux innombrables verrues qui se vantent de leur beauté à jamais respectée.

Un étudiant n'est pas un sermonneur et, s'il veut convaincre, il ne pourra le faire qu'en toute cordialité.

A. PARISIS.

SPASME DE JUBILANCE

Le fils de Spon

« Bonjour Lucien, où vas-tu donc?

— Ah! mon vieux, je suis pressé. Je vais au cours de mon père! »

Cette conversation s'est déjà tenue quelques fois cette année entre Lucien Denoël et votre serviteur.

C'est qu'hélas, le fils de Spon n'ose pas rééditer pour Spon père sa fable célèbre de « la brosse et du rasoir ». Est-ce à dire que ce soit un de ces pâles manchaballes que l'on ne rencontre jamais qu'aux cours ou aux interros? bien au contraire! Notre ami Lucien est un type d'une activité universitaire débordante.

Sportif acharné, il est un membre actif du C. A. E.

Tour à tour coureur à pied, boxeur, rameur, on le voit partout se couvrir de lauriers. Il arrive 13e au cross universitaire d'Anvers, se classe 3e à Liége, sans compter de magnifiques performances sur le trajet *rue des Wallons — Institut de Mécanique* que je ne puis oublier de citer.

Mais ce n'est pas tout. Le gros Lambert qui possède entre autres titres à la gloire ceux de « plus bel étudiant de l'Université » et d'ami de Paul Jacques, le gros Lambert, dis-je, a fait du fils de Spon un délégué à la Coopérative de l'A. E. E. S. (Le professeur est un mofleur!)

De son côté, Lucien a organisé en collaboration avec le secrétaire de l'A. E. E. S. pendant les vacances de Noël, un voyage en Hollande qu'ils ont appelé « Voyage d'études ».

Enfin, en plus de l'*Aucam* et de l'*Union*, le beau Denoël fait aussi partie d'un cours de danse.

Ce n'est pas parce qu'on porte un petit bérêt alpin ressemblant à une demi citrouille que l'on est dénué d'attrait! au contraire, cela vous fait remarquer.

La Revue du *Vaillant* a mis en relief les qualités d'acteur de Spon jeune. Il nous a croqué une tête de flic réussie à souhait et nous a récité une fable épatante.

Quant à ses qualités de buveur, nous n'en parlerons pas. Il parait que Spon père est abonné au *Vaillant*.

Pour finir, je veux vous citer l'interview que j'ai arraché à notre héros.

Comme je lui demandais: « Voyons, Lucien, dis-moi donc ce que tu penses des profs?

Il me répondit spon... tanément: « Eh! bien, M.... pour les profs! »

Mais de grâce n'allez pas le dire à son père!

CAM.

C. P. A.

Le samedi 7 mars prochain, à 20 h., en la Salle Académique de l'Université: conférence par Mlle Suzanne LIPPENS, aviatrice et fille du Ministre des Transports, sur *Le vol à voile* (project. lumineuses).

Après la conférence: projection d'un film sur l'aviation.

Invitation cordiale à tous.

Gustave Joassart, qui a organisé toute cette journée avec persévérance a déjà recueilli dans son succès sa récompense. Félicitons-le encore, car il le mérite abondamment.

Remercions enfin, en son nom, tous ceux qui ont contribué au triomphe de la journée: les délégations étrangères, le beau contingent de Gramme qui décidément sait se démener, et tous les étudiants de l'*Union* qui ont eu le coup d'œil de préférer aux épinards de la maison les petits pois de Mme Borguet.

Attendons la délicieuse occasion de recommencer de semblables journées.

Discours Académique d'Entrée à Gramme

Messieurs, si vous êtes ici, c'est que la vie n'est pas une rigolad

La vie est un combat hippique et dans ce combat, vous dev être des chefs.

La mission d'un chef est de tirer ses semblables en remorqu

Il ne faut pas mettre la charrette avant le cheval.

Croyez en l'expérience d'un vieux routier qui jamais ne faib ni ne se cabra devant l'obstacle.

Voici près de 10 lustres que je blanchis sous le harnais; jama je ne me suis emballé sur une route incertaine..... Dans le fond, est-que l'on m'entend bien?..... Ah!... je suis heureux de savoir q l'acoustique de la salle est bonne.

Je disais donc que jamais je n'ai rué dans les brancards.

Il faut dompter sa fougue, prendre vigoureusement les rên en mains et piquer des deux..... Eh bien, messieurs je suis seul à parl ici..... en deux mots, il faut s'élancer d'un trot régulier et sûr dans vaste champ de course qu'est le monde.

Mais surtout..... Eh bien là-bas, un peu de distinction cher ami, cessez vos manières de voyou...

Mais surtout, pas de cavalcades effrénées où l'on n'est plu maître de soi, et méfiez-vous de ces prises de mors aux dents qui vou mènent à des sautes d'humeur souvent périlleuses.

Messieurs, je ne veux entendre ici ni galopades ni orchestre d danse. Le Home est le sanctuaire du silence.

Bannissons donc, hennissements de joie et ruades.

Réfléchissez-y encore une fois: « la vie n'est pas une rigolade

Henri le GRAND.

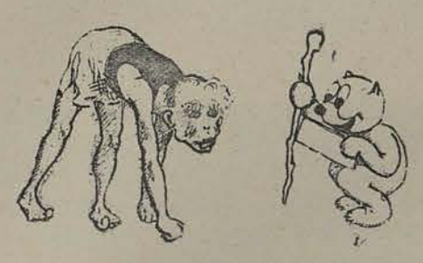
L'ETUDIANT A TRAVERS LES SAGES

De la préhistoire à l'après-histoire

PREMIERE SCENE.

Epoque Préhistorique

RARAOU KHA, le professeur, et KHOU PIROU, l'étudiant.



RARAOU KHA. — C'est à vous dégoûter de l'enseignement primaire... qui par malheur n'est pas encore obligatoire. Ce sacré Khoû Pirou n'est pas à l'heure ! C'est fini. Je le fous dehors. Dura lex sed silex. J'adresserai un mot lithographié à son père et je lui renverrai son ardoise.

Je vais aller jouer aux osselets avec mes collègues. Ah ! ah ! vous voilà Khoû Pirou, fils d'Ours !

KHOU PIROU. — Je vous salue, Raraou Khâ !

RARAOU KHA. — Filez !

KHOU PIROU. — En me levant, j'ai cassé mon cadran solaire...

RARAOU KHA. — Il ne faut pas vous fier à ces camelotes modernes. Filez !

KHOU PIROU. — C'est mon mammouth qui s'est déferré...

RARAOU KHA. — Tu mens. Je vois à tes yeux qu'hier tu t'es gorgé de boissons fortes que tu as rejetées ce matin.

KHOU PIROU. — Comment pouvez-vous dire ? Toutes les cavernes sont fermées à minuit. Et voici un cigare que mon père l'ours vous envoie.

RARAOU KHA. — C'est bien. Asseyez-vous et répondez.

KHOU PIROU. — Voilà !

RARAOU KHA. — Vous n'avez pas oublié que c'est aujourd'hui l'interrogation ?

KHOU PIROU. — L'interro ? (zut) Non.

RARAOU KHA. — Bien. D'abord, une question d'histoire contemporaine. Où est né notre premier consul ?

KHOU PIROU. — A Spy.

RARAOU KHA. — Non, Monsieur, à Neanderthaal. De qui descend-il ?

KHOU PIROU. — En prise directe du Baobab.

RARAOU KHA. — Bien. Quel est son caractère ?

KHOU PIROU. — Très irascible. Pour un ouistiti ou pour une guenon, on le fait monter à l'arbre.

RARAOU KHA. — Fort bien, Khoû Pirou. Quel est le nom de cet arbre ?

KHOU PIROU. — C'est l'arbre généalogique.

RARAOU KHA. — Parfait. Passons à la paléontologie. Quelle est la plus noble conquête de l'homme ?

KHOU PIROU. — C'est le mammouth !

RARAOU KHA. — Bon. Passons à l'agriculture. Citez-moi quelques insectes nuisibles.

KHOU PIROU. — Le diplodocus, l'ichtyosaure et l'iguanodon.

RARAOU KHA. — Excellent. Passons à la sociologie. Quelle est, à notre époque la situation la plus lucrative ?

KHOU PIROU. — Tailleur de pierre.

RARAOU KHA. — Bravo ! Quels sont, de nos jours, les représentants les plus autorisés de la presse ?

KOU PIROU. — Monsieur, c'est les fossiles.

RARAOU KHA. — De mieux en mieux. Maintenant, une question de grade.

KHOU PIROU. — (Heureusement qu'il n'a pas vu mon cahier.)

RARAOU KHA. — Je vais vous poser une petite question de logique.

KHOU PIROU. — Foutu ! j'ai brossé le cours !

RARAOU KHA. — Quel est, mon cher Khoû Pirou — et vous remercierez votre père l'ours pour son cigare — quel est l'argument le plus péremptoire ?

KHOU PIROU. — Ma foi, je n'en sais rien.

RARAOU KHA. — Petit modeste. Mais c'est l'argument frappant, n'est-ce pas ?

KHOU PIROU. — L'argument frappant ? Je ne comprends pas.

RARAOU KHA. — Allons donc ! voulez-vous un exemple ?

KHOU PIROU. — Certainement !

RARAOU KHA. — Voilà ! PAN ! (Il lui donne un coup de cigare sur la tête).

KHOU PIROU. — Je lègue mon crâne à Charles Fraipont.

RARAOU KHA. — Et moi, j'inaugure, Mesdames et Messieurs, le premier amphithéâtre de dissection !

DEUXIEME SCENE.

Epoque Romaine

GAIUS, le professeur et PRIMUS, l'étudiant.

PRIMUS. — Encore une minute ! Si, dans soixante secondes, il n'est pas là, je file au stade. J'ai une revanche à prendre contre Bibendum et je voudrais roder mon ami l' char quatre-chevaux. Encore quarante-cinq secondes. Pourvu qu'il n'arrive pas, d'autant plus que je verrais volontiers Priscilla au Forum à dix heures et demie. Encore trente cinq secondes. Si tout de même j'avais été sûr que ce vieux raseur serait resté au pieu, je serais resté une heure de plus au mien, car ce sacré falerne d'hier m'a collé la figure en bois.

Encore dix-sept secondes. Cette fois-ci, je pars : mon stylet, mes tablettes... où donc ai-je mis mon stylet ?... Nom de Zeus !

GAIUS (arrivant). — Oh ! mon cher enfant, fili mi, je suis confus, embetatus sum!

PRIMUS. — (Et moi donc !)

GAIUS. — Vous n'avez pas lu les journaux du matin ? Hujus diei ephemeridas ?

PRIMUS. — Non, mon cher Maître.

GAIUS. — Vous n'avez pas lu les derniers communiqués, ultima commentaria ?

PRIMUS. — Pas davantage.

GAIUS. — Vous êtes un illettré. Mais la question n'est pas là. La République est menacée. César a ramassé la pile. Haec est nuda veritas.

PRIMUS. — César a ramassé la pile ?

GAIUS. — Oui, mon fils. Il a ramassé un coup de pied... Quelque part du côté de Tongres. On lui est tombé sur les derrières. Ici, c'est la panique... On prend les banques d'assaut; le sesterce est à deux sous et je suis passé chez Mercure, afin d'y toucher mon traitement.

PRIMUS. — Ah ! Ah !

GAIUS. — Voilà, mon fils. L'Etat est en péril. Super fracam suam est res publica !

PRIMUS. — Nous voilà loin du cours, Monsieur le Professeur! (il va me faire rater l'essai de mon quatre-chevaux).

GAIUS. — Le cours, mon fils, le cours est en-dessous de tout.

PRIMUS. — Ah ! ça, vous avez raison.

GAIUS. — Hein ? que dis-tu ?

PRIMUS. — Mais... ma foi ! que vous avez raison.

GAIUS. — Oui, le cours est en-dessous de tout. L'as — notre devise nationale, car l'as est très romain — l'as dégringole... Il coule à pic... J'en perds cœur... Je suis fauché comme un vulgaire trèfle, et mes valeurs sont sur le carreau...

PRIMUS. — L'as dégringole ?...

GAIUS. — Oui, mon fils. Et tout cela à cause de la guerre des Gaules...

PRIMUS. — Ah ! et comment savez-vous ?

GAIUS. — La guerre des Gaules? Mais c'est tout au long dans le « **Times** ». Vous ne savez donc rien ?

PRIMUS. — En fait de **gaules**, j'en suis toujours à mon **baccalauréat**.

GAIUS. — Cet imbécile de César s'est fait bourrer par Ambiorix... Il a trouvé là des Belges qui lui ont appris à vivre... Gallorum omnium fortissimi sunt Belgae... Le Belga, voilà la devise de l'avenir !

PRIMUS. — Comment ! César est battu ?

GAIUS. — Mais oui, c'est lui le conquérant de la **Gaule, qui perd** ! Ah ! je n'ai pas le goût de donner cours.

PRIMUS. — Eh bien ! ça me fait plaisir. Mais v'là deux ans que ça dure, et si ça continue, vous allez me faire **dribbler** !

GAIUS. — Il est vrai, mon fils. Excusez-moi, mais j'ai la tête à l'envers... Venez avec moi, venez avec moi... Promenons-nous comme les Anciens. Et laissez-moi vous confier...

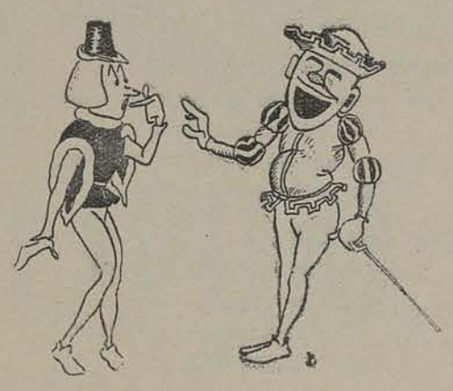
PAIUS. — (J'suis fichu pour mon entraînement !)

GAIUS. — Laissez-moi vous confier que je suis en train de composer un petit cours de droit romain, dont on parlera dans l'histoire...

TROISIEME SCENE

Epoque de la Renaissance

PANTAGRUEL, le professeur, et CANTEGRIL, l'étudiant.



PANTAGRUEL. — Ores bientôt, si je ne faulx, l'heure prosche de nostre enseignement, Cantegril...

CANTEGRIL. — Et ma foi, cher et docte maître, poinct ne sçay où vous avez passé la veille; mais là! vous voilà en tenue dégoustante et Bacchus n'est point estranger, que me semble, au desplorable et piteux estat où je vous treuve.

PANTAGRUEL. — Mon fils, ton verbe est plein de sens ; et je me sens, ha! ha! en vérité, figure ligneuse et tripes à l'envers... Mais si j'ai gurgité force hanaps et moults cratères, poinct n'est par truandaille et gourmandise ni ne plus pour esbaudissement de moi-même, car je sens un hoquet glaireux de bile comme pour espovanter diables cornus vomis d'enfer... Si j'ai gurgité, mon fils, c'est amore cultuque scientiarum, ou comme est dit vulgairement, pour l'amour de l'art.

CANTEGRIL. — Me poigne la fièvre, docte maître, si je comprends vos raisons !

PANTAGRUEL. — Ecoute, Cantegril, et me dis s'il n'est point bon, pour instruire les escholiers des secrets de la nature, de faire quelques essais probatoires, comme en cornues et alambics, ainsi qu'opèrent les alchimistes ès officines puantes.

CANTEGRIL. — Il est vray.

PANTAGRUEL. — Or doncques, j'ai voulu desmontrer aux miens disciples qu'il ne faut point gurgiter le jus des vignes, s'ils veulent être dispos pour enseignements et leçons matutinales... Et voici qu'il me parait leçon probante et concluante... car m'esprouve, en vérité, fort las et courbattu.

CANTEGRIL. — C'est fort bien, docte maître ; toutefois cependant, poinct n'avance votre leçon sur picture à l'huile et art du dessin ; et me deviez, ce jour, disserter de nos peintres nouveaux.

PANTAGRUEL. — Et que le diable les estouffe, vos barbouilleurs à la mode, lesquels peignent choses et objets comme ils sont dans mère-nature ! Vivent nos vieux primitifs, ainsi que les voquez par satire et dérision, lesquels vous faisaient admirer mâles et pucelles bien raides et ahuris et mieulx que vos petits Titens et aultres Velasquez !... Or sus, tant parler me faict soif comme enfer et veulx repiquer piquette piquante et revigorante comme lune et sol tout ensemble...

CANTEGRIL. — Las, notre maître, que dites-vous là, et voilà leçon perdue !

PANTAGRUEL. — Eh ! mon fils, trop de science tue conscience et vous êtes un bloqueur avant la lettre. Et viendra le temps qu'escholiers regretteront vieux maîtres lascars et ribaudants!

Bacchus, doctor, semper egregius !

CANTEGRIL. — Las, te voilà marri, Cantegril?

QUATRIEME SCENE.

Période Romantique

L'ENNUI D'OCTOBRE.

Le professeur FRACASSE. — Le jeune homme PAUVRE.

PROFESSEUR FRACASSE.
Lorsqu'avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,
Dites-moi, s'il vous plaît, ce qui leur arriva?

JEUNE HOMME PAUVRE.
Tout à l'heure à ma table.
Tout ce que j'écrivais me semblait admirable.
Maintenant, je ne sais... Je n'ose regarder...

PROFESSEUR FRACASSE.
Dites-moi, s'il vous plaît, ce qui leur arriva ?

JEUNE HOMME PAUVRE.
Si vous croyez que je vais dire
Ce qu'ils ont fait,
Je ne saurais, pour un empire,
Vous le nommer...

PROFESSEUR FRACASSE.
Nous allons écrire, à la ronde
Si vous voulez,
Que vous resterez en seconde.
Vous êt's mofflé !

JEUNE HOMME PAUVRE.
O buse ! spectre inexorable !
Ne m'en impose pas si long.
Moi qui me croyais incapable
D'avoir moins que la distinction !

PROFESSEUR FRACASSE.
Pourquoi, cœur altéré, cœur lassé d'espérance,
Sortiez-vous si souvent pour revenir si tard?
Et qu'alliez-vous chercher, sinon quelque hasard?
Et que rapportiez-vous, sinon quelque souffrance?
Que faisiez-vous, Monsieur, quand j'attendais au cours ?

JEUNE HOMME PAUVRE.
Du temps que j'étais écolier
Je restais le soir à veiller
Dans notre salle solitaire
Devant ma table sans fumer.

PROFESSEUR FRACASSE.
Vous n'avez qu'à vous taire! Il n'est plus temps de rire!
Ce n'est pas le travail qui vous a décharné.
Mon cours, était, dit-on, trop barbant, pour le lire.
Eh bien relisez-le ! Vous êtes ajourné !

(exit)

JEUNE HOMME PAUVRE.
A qui réserve-t-on ces appels meurtriers ?
Pourquoi ce vieux prof qui s'excite ?
Las! Un seul point me manque et je suis blackboulé !
Interro ! Interro ! Interro ! Quelle déveine !
J'ai la tête qui bout, comme une urne trop pleine.
Dans mon esprit, bourré de définitions,
La pâle frousse mêla les dates et les noms !
D'un côté c'est la bloque, et de l'autre la chance.
Prof cinglant! du zéro, tu comblas l'espérance.
Tu scrutais l'auditoire quand je n'y venais pas.
O interro ! je pleure et je m'arrête, hélas !
Car au dernier moment, je savais mes affaires.
J'avais fondu mes cours en résumes austères,
Revu vingt fois à fond le début du latin,
Mais tu me questionnas sur le chapitre vingt !
Lorsque l'étudiant, lassé d'un long bloquage,
Au logis paternel retourne avec zéro,
Ses parents inquiets accourent tout en nage
En le voyant rentrer pensif à son bureau.
Déjà, pour embrasser le nouveau candidat,
Ils courent à leur fils avec des cris de joie.
Lui, gagnant à pas lents sa chambre retirée,
De sa toque pendante abritant sa purée,
Bucheur mélancolique, il regarde son pieu.
La pluie coule à longs flots par la fenêtre ouverte.
A la table du soir il mange avec lenteur.
Il avait espéré une soupe moins verte.
Pour toute nourriture, on lui sert un chou-fleur.
Sombre et silencieux, et le nez dans son verre,
Il subit l'engueulade et la fureur du père
Dont l'ire grandissante accuse la pâleur.
Et regardant venir la gifle paternelle
Sur son festin de choux il s'affaisse et chancelle
Ivre et soudain cuité de cafard et d'horreur !
L'examen ! l'examen ! Mystère !
Toutes les colles de la terre,
Tous les trucs universitaires,
Hélas, aujourd'hui me foudroient.
Mes culottes trop mal usées,
Mes craintes d'être un jour busé
Se sont trop bien réalisées
Et je porte un tuyau sur moi!
Et toi, trac inconnu dont nul ne se défend,
Qui me fis hésiter dans ma mémoire en fuite...
Je ne puis, malgré moi ! mon échec me tourmente,
Je ne saurais songer sans crainte et désespoir.
Quoique le Prof ait dit, ma raison s'épouvante
De ne pas le comprendre et pourtant de le voir.
Qu'est-ce donc que la boîte et qu'y venons-nous faire ?
Quand il ferait si bon de rester dans son pieu,
Griffonner tous les cours, asservis à l'horaire ,
Et renier le reste, est-ce donc être heureux ?
Non, c'est cesser d'être homme et gaspiller son âge.
Au fond d'une prison mes parents m'ont jeté,
Heureux ou malheureux, je hais le surmenage
Et je ne puis m'enfuir de l'Université !
Que faire donc ?
O toi, divine mort où tout rentre et s'efface,
Prends cet étudiant sous ta toque étoilée,
Affranchis-moi des cours, des profs et de leurs masses
Et rends-moi le repos que la bloque a troublé
(Il se donne un coup de poignard)
Mes chers amis, je suis mofflé.
Fait's une guindaille à la bière,
J'aime ce breuvage doré.
Sa saveur m'en est douce et chère,
Et sa mousse sera légère
A la terre où je dormirai.

CINQUIEME SCENE.

Histoire Contemporaine

FABLE.

La brosse et le rasoir avaient passé contrat.
Ils voulaient s'entr'aider pour apprendre à savoir.
« Ton esprit effilé — dit la brosse — n'aura
Qu'à me tondre le poil qui m'empêche de voir. »
« Je le veux bien, dit le rasoir
Qui n'aimait pas d'être la poire,
Mais qui me payera ?
« Moi, répondit la brosse,
En balayant ton auditoire. »
Ainsi dit, ainsi fait.
Chaque matin, Rasoir, enfilant son gilet,
Songeait à barber son compère.
Tous les jours, il le savonnait
Et le tançait à sa manière.
Brosse, de son côté, trouvant mauvais le tour,
Se mit à brosser tous les jours.
Mais il faisait tant de poussière
Qu'on ne voyait plus clair, dans les cours.
Le rasoir tint conseil et dit : « Nous allons voir
Qui, de la brosse ou du rasoir,
Aura, pour finir, le bon bout.
S'il ne me frotte pas le manche
Je le pilerai au mois d'août. »
Brosse brossait toujours à s'en user le poil,
Mais ne brossait pas le local.
« J'en ai, s'écriait-il, marre de ce raseur. »
Il ne raisonnait pas si mal.
Cet apologue est sans morale.
Car nul ne sut jamais lequel fit le plus mal,
De l'élève ou du professeur !

SIXIEME SCENE.

L'Etudiant Futur

(La scène est répartie en deux compartiments :
A gauche, la chambre du prof ; à droite, celle de l'étudiant).
(Le prof dort profondément).

L'ETUDIANT. — Ah ! la ! la ! la ! quelle vie, mon Dieu ! quelle vie! où est le beau temps de nos ancêtres avec leurs petits tacots à 200 km. à l'heure sur des auto-strades comme ça... C'était mignon. Il fallait plus de six heures pour aller à Marseille... On faisait pique-nique à Versailles en passant.

Tandis que nos grands machins d'aujourd'hui... c'était pas mal ce bal à l'Aéro-Palace... beaucoup de monde... Mais, chaque fois qu'on passait dans un trou d'air, plouff ! toute une coupe à champagne sur sa compagne..... 7 h. 45, Zut. Je dors tout habillé.

LE PROFESSEUR. — Hein...! quoi...! oh! Quelle heure est-il? diable ! diable ! je vais être en retard. C'est toujours la même chose. Depuis qu'ils ont remplacé mon vieux

réveil par le rappel automatique interurbain, je ne suis jamais sûr de me lever à temps... Voyons... Voyons... Quel cours dois-je radiodiffuser aujourd'hui ? Ah! oui, oui, oui! c'est l'histoire, aujourd'hui... Mais je ne me sens pas en forme... Et le matin la voix est toujours rouillée.

Hier soir j'ai préparé quelques disques. Mon assistant les aura classés par ordre... Je n'ai qu'à prendre le premier... sans même changer d'aiguille... Et à me rendormir. Là! En avant la musique. Vive la science et le progrès.

(Ici — un air endiablé — très moderne).

DISQUE.

L'ETUDIANT. — Ah ! zut ! il n'y a donc pas moyen de dormir... Et j'ai un sacré cours à huit heures... Et puis quelles rengaines! des vieilleries d'il y a cent ans... zut alors, la ferme (il se recouche).

LE PROFESSEUR. — Hein ? J'ai entendu la ferme dans l'auditoire. Ah! Ah! la ferme. Et bien, gare à l'examen par correspondance. Je vous y serrerai... Je vais même vérifier la question que je traite en ce moment... (Il lit).

Ah ! ça ! je n'ai jamais vu d'imbécile, comme cet idiot d'assistant. Il me payera ça. Il faut que je répare cette regrettable erreur. C'est vrai, je dansais là-dessus il y a soixante ans... On avait ressorti par snobisme quelques vieilles choses.

Ah ! **Chapitre IV.** Ça va bien. Je puis me recoucher tranquille.

DISQUE.

Messieurs, nous avons vu, dans notre dernier entretien, les conditions sociales de l'Europe, après l'invasion germanique du premier quart du XXe siècle. »

L'ETUDIANT. — Ah ! la barbe ! enfin. (Il écrit).

DISQUE.

En premier lieu, l'Allemagne transforma son régime sans modifier son alimentation.

En second lieu, la Russie, héritière des immortels principes de la Révolution française... tion française ...tion française... (Le disque continue à tourner sur le même cercle).

L'ETUDIANT. — Ah ! non alors, non ! j'en peux rien si le professeur devient gâteux !

CAMARADES, TOUS A L'UNION DES ETUDIANTS CATHOLIQUES
13, RUE SŒURS-DE-HASQUE, 13, LIÉGE

LES LIVRES

Les deux «Antigone»

La seconde est celle de Monsieur Jean Cocteau.

La première — celle de Sophocle — Jacques Copeau est venu la lire à Liége, la semaine dernière. On sait ce que c'est qu'une lecture de Copeau: un ravissement. Assis à sa table, en smoking, sans le moindre décor, Copeau fait vivre une tragédie plus et mieux qu'une troupe d'acteurs évoluant sur la scène, servis par les costumes, les décors et l'apparence de la réalité.

Quand Jacques Copeau lit Antigone, il n'y a plus Copeau à sa table ; il y a tour à tour l'héroïne pure, ferme et douloureuse, la tremblante Ismène, l'inflexible et brutal Créon, le garde naïf et rusé, le vénérable Tirésias et surtout le chœur des vieillards de Thèbes.

Copeau varie à l'infini le rythme du Chœur. C'est le rythme nerveux et saccadé d'une armée qui s'approche. Puis le rythme majestueux et large comme les mouvements de la mer ou la course du soleil. Puis le rythme grave et solennel des vieillards qui s'adressent à la divinité. Puis, berceur, presque chanté, le rythme évoque Eros, l'invincible Eros « qui met en feu les joues de la jeune fille ».

Tout cela, par le seul miracle de la voix et de l'art de Jacques Copeau.

Quelqu'un disait, au sotir de ce spectacle : « Je n'avais jamais trouvé tout cela dans Antigone ».

Il fallait, en effet, que Copeau l'y ajoutât pour que nous l'y trouvions. En elle-même, l'œuvre de Sophocle reste loin de nous, au-dessus de nous. Elle peut nous paraître admirable, elle nous intéresse difficilement. Elle ne trouve pas en nous une exacte correspondance.

Quand Jacques Copeau lit Shakespeare, il est un interprète magnifique. Il traduit, pour nous, le dramaturge. Il éclaire la tragédie, il la «met en lumière ». Quand il lit Claudel ou Péguy, on sent qu'il s'est vraiment incorporé leur œuvre. Ce n'est plus une interprétation, c'est l'œuvre elle-même qui nous est donnée. Copeau, à ce moment, ne fait qu'un avec le poète qu'il nous livre. Il n'est jamais plus naturel, plus simple ni plus attachant. Il y met peut-être moins de talent. Mais plus de génie. C'est Claudel et Péguy qui continuent. Et lorsque Copeau lit Jean Racine, c'est une chose merveilleuse, sans doute. Mais on sent que celui qui a réussi à être à la fois le plus grand poète et l'écrivain le plus intelligent n'a pas besoin qu'un grand artiste le soutienne: Jean Racine se suffit ; on ne peut pas ajouter de la beauté à son œuvre.

La lecture d'Antigone est peut-être celle où Jacques Copeau met le plus de talent. Il ne se contente pas de laisser parler l'œuvre ou de l'interpréter. Il y ajoute tout ce que nous n'aurions pas découvert sans lui.

Quoiqu'on dise, Antigone est un chef d'œuvre vieilli. Ces sentiments ne nous sont plus familiers. Ces situations nous sont assez indifférentes. Surtout, la manière dont elles sont exprimées nous reste étrangère et nous apparaît fatigante. On a tant reproché à Racine son «Récit de Théramène ». Il y en a bien cinq dans Antigone !

C'est à ce propos que Jean Cocteau a fait une œuvre utile et belle à la fois — ce qui est le principe de l'art moderne — en rajeunissant ce chef-d'œuvre qui, dit-il fort justement, « commence à prendre des rides et de l'embonpoint ».

Il a coupé, repris, ajusté le drame grec. Il n'en a gardé que l'essentiel, que le squelette. Il ne reste plus qu'une action nue et rapide, sans le moindre ornement. Un drame intense et ramassé dans un style sobre et ferme.

Or, rien n'a été sacrifié. Antigone s'est rapprochée de nous. Mais elle est restée ce qu'elle était. Je ne pense pas qu'un seul sentiment, qu'une seule idée ait échappé à Cocteau. Tout le superflu, tout ce qui nous semble superflu a été élagué. Rien d'autre. On a l'impression que Sophocle écrivant sa tragédie de nos jours, n'aurait rien changé à l'œuvre de Cocteau!

Le plus curieux, c'est que, après la lecture de Jacques Copeau, relisant l'Antigone de Cocteau et celle de Sophocle, c'est la première qui rappelle le plus l'impression de grandeur et de beauté produite par Jacques Copeau.

Cela tient, je pense, à ce que Copeau, lui aussi, a rajeuni Sophocle. Non pas comme l'a fait Jean Cocteau, en supprimant ce qui nous semble inutile, mais en mettant d'une autre façon son art et son intelligence au service de l'essentiel. Ce que sa lecture soulignait, ce qu'on retenait, ce qui frappait, c'était la charpente, l'ossature de l'œuvre. De même ce que Cocteau a retenu, c'est l'essence du drame, non ce qui en faisait proprement un drame grec.

Ainsi Cocteau en raccourcissant la tragédie et Copeau en y ajoutant la magie de son art et le miracle de sa voix se rejoignent sous le signe de l'essentiel.

E. MERSCH.

EN CLEF DE FA.

Fantaisie en scie mineure.

J'ai trouvé ma clef dans ma poche.

Et de serrer dans ma main, ce morceau de fer que chacun dédaigne, j'en ai senti soudain tout le poids.

Clef mignonne ou clef de prison, sans elle une maison ne serait plus habitable, puisque quiconque pourrait impunément en violer le seuil. Quel charme, grâce à vous de pouvoir se garder des importuns et, en vous confiant à celui qu'on préfère vous entendre grincer dans la porte annonçant une visite aimée.

Clef de bronze usée par les générations, ou clef d'acier toute clinquante, votre sens caché me plaît davantage.

On aime à confier un secret sous la clef du silence et il n'est point de fausses clefs pour le découvrir.

Quelle clef de mystère, les hommes n'ont-ils jamais cherchée. — clef de rebus ou clef de cœur. Quelle joie de trouver une clef de langage et quelle surprise pour un Champollion de trouver la clef de l'écriture.

Clefs de coffrets ou de secrétaire vous enfermez parfois tant d'amertume ou tant de douceurs que votre vue seule nous secoue.

N'est-ce pas de vous qu'on parle quand on rend une ville, ou lorsqu'un Napoléon cherche le point faible d'une position.

Ne laissez pas les esprits prendre la clef des champs sinon il pourrait arriver qu'on perde sa clef...

Clef de crâne ou clef de voûte grâce à vous il y a toujours quelque chose à la clef; et si on vous emploie en musique, vous servez aussi à des usages moins poétiques en devenant clef de poêle ou clef de robinet.

Mais je vais fermer la clef de contact en songeant aux clefs de Saint-Pierre, les plus belles clefs du monde puisqu'elle vous ouvriront les portes du ciel sous lesquelles on ne met jamais sa clef. Amen.

ALI-AINÉ.

LA PRESSE DE LA REVUE

Voici encore un article que la presse universitaire de Liége a consacré à la « Revue du Vaillant ».

C'est le compte-rendu du « Petit Bleu ». Nous sommes très heureux de voir que le délégué du « Petit Bleu » a pu se mettre au-dessus des querelles qui nous séparent et apporter une critique impartiale.

Nul n'ignore que le « Petit Bleu » et le « Vaillant » ne sont pas unis par les doux liens de l'amitié. A tout instant, leurs rédacteurs écrivent des articles acérés, témoignant du peu de sympathie qu'ils éprouvent à l'égard de leurs confrères.

Si j'entonne aujourd'hui un hymne de louange en l'honneur de la revue du « Vaillant », on ne manquera pas de s'étonner et de douter de ma sincérité. Si par contre je critique, on me fera entendre que mon attitude est partiale. Aussi, est-ce avec appréhension que j'entreprends de parler de la Revue du Vaillant, parce que je le fais en toute sincérité et n'aime pas de voir celle-ci suspectée.

Si l'on considère la revue du Vaillant au point de vue du texte seulement, on doit reconnaître qu'elle était bien charpentée. A l'inverse de certaines pièces dont l'intérêt va en décroissant, la revue s'améliorait au fur et à mesure que les scènes se déroulaient. Bien qu'amusant, le premier acte, à mon avis, n'avait pas suffisamment trait à la vie estudiantine. N'a-t-on pas vu, en effet, défiler sur la scène Troclet, Jennissen, le Gouverneur et même le Collège des échevins? Au contraire, le second acte nous conduisait à l'Université et nous faisait rencontrer nombre de professeurs, ce qui est la raison d'être d'une revue d'étudiants.

Enfin, le troisième acte était de loin le meilleur, car il contenait une idée originale. Il nous montrait la vie de l'étudiant à travers les âges et la scène de l'étudiant de l'époque des cavernes passant une interro était excellente.

Que dire du jeu des acteurs? Certains furent très bons, tels ceux qui personnifiaient Gandhi, l'Etudiant étranger, l'étudiant romantique et surtout l'élève Khou Pirou. D'autres, il n'en faut point douter, étaient animés des meilleures intentions mais hélas, ne connaissaient point leur rôle.

Ils permirent au souffleur de se mettre particulièrement en vedette et enlevèrent à la Revue l'homogénéité et le fini qu'elle aurait dû avoir.

Une grosse déception pour beaucoup fut la façon dont étaient représentés les Professeurs. Si l'on excepte de Fraipont et à la rigueur Nève, non seulement la ressemblance physique était minime, mais encore leur façon de parler, leurs gestes étaient mal observés.

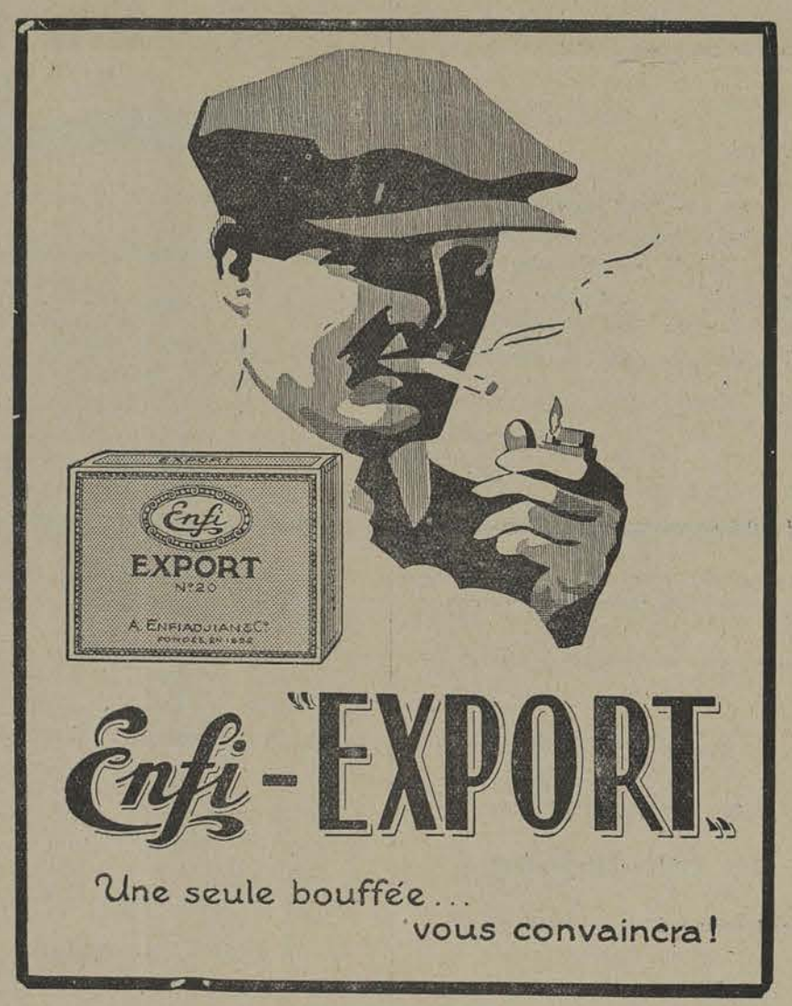
Terminons en disant un mot de l'orchestre. Le pianiste fut excellent. Quant aux autres musiciens, ils jouèrent un rôle bien effacé, craignant sans doute d'attirer sur eux l'attention des spectateurs et en même temps des flots continus de maïs. F.

CANDIDATURES A L'UNION.

Les présentations de candidat à la Présidence signées par 10 membres et celles de commissaires signées par 5 membres, doivent être remises sous pli fermé, au plus tard le mercredi 11 mars, à midi.

G. & V. BAGE
Rue Saint Laurent, 166 - Liége
CHAUSSURES

Pour vos disques... MUSICA
Pour un phono... MUSICA
MUSICA
9, rue Vinave d'Ile, Liége



A DEUX PAS DE L'UNIVERSITE
PAPETERIE PRINTING Co
ARTICLES DE CHOIX
PRIX TRES AVANTAGEUX
PLACE DU 20 AOUT 22 (FACE A L'UNIVERSITÉ)

ROSIERS
SOUPERT & NOTTING
à LUXEMBOURG (Grand-Duché)
Les plus renommés du monde
Constant SOUPERT Succ.
Catal. ill. franco s. demande — Maison fondée en 1855

La Maison du Stylo
Rue des Dominicains, 9
Un choix énorme
Rien que du bon
Tout est garanti
Et en confiance
Prix minima imposés

MEUBLES DE BUREAUX
FAUTEUILS-CLUBS — DIVANS
Maison A. DUVIVIER
4, Rue Velbruck — LIEGE

APPAREILS PHOTO
Maison E. VERDIN
59, rue des Clarisses
Travaux pour amateurs

Larroque et Bovy
CHEMISERIE — CHAPELLERIE
Rue de la Régence, 21
LIEGE

Tous les ustensiles de quincaillerie
Tous les accessoires d'autos, motos, vélos
MAISON
FONDER-BURNET
ANCIENNE - SERIEUSE - REPUTEE
Rue des Dominicains
et rue du Pont-d'Ile
Téléphone: 10845 *et* 10813

Pharmacie Vivario
50, rue de l'Université, Liége, Tél. 131.60
— — EAUX MINERALES — —
Pansements antiseptiques - Accessoires

I. BUISSERET
OPTICIEN
19, rue des Clarisses, LIEGE

CH. DE LANNOIS
CHEMISIER BONNETIER
Rue de Fétinne, 23.
Téléphone: 16242

Erika
La Reine des Portatives
La plus petite,
La plus légère,
Les plus jolies teintes
La plus belle écriture
2250 *frs Payable en 20 mois*
Remise personnelle confidentielle à MM. les étudiants
M. HEENS, 9, r. des Dominicains

Les bruits de la FAMA

—

Les distractions du grand savant.

Un professeur de notre Alma Mater faillit regretter d'avoir assisté à la *Revue du Vaillant*. Il commença par trouver au vestiaire, au lieu du chapeau de sa femme, un feutre venant d'un chapelier de Namur. Et puis il constata la disparition de son écharpe; le lendemain, il la retrouva dans la poche du manteau de M. Janne, où il l'avait fourrée par distraction.

Pensionnaires ou apaches?

La Presse n'est pas d'accord pour qualifier les étudiants catholiques dans leurs manifestations de ces derniers jours.

La *Gazette de Liége* les décrit comme un troupeau turbulent défilant sous « l'œil paterne et vigilant de la police ». Ceci pour le jour de l'*Aucam*.

La *Wallonie* parle des « étudiants cléricaux, fanatiques et matraqueurs ». Ceci pour Seraing. Alors, quid?

Il n'est jamais trottoir pour bien faire.

« Il y a des règlements de la ville qui obligent le propriétaire à faire le trottoir ». (M. Gothot).

Tournai sur les dents.

Quelques étudiants de Liége se trouvaient à Tournai l'autre soir. Cette paisible ville fut toute émue par le sire de Dhaem qui s'approchait de tous les bourgeois et leur demandait théâtralement: « Monsieur, êtes-vous donc vacciné? »

Démission.

Nous avons reçu quelques démissions de nos gracieux abonnés! Cela ne nous déplait pas. Ce n'est pas le grognement de quelques pauvres isolés qui nous fera changer notre manière de voir dans la question du C. E. R. A.

FUMEZ

Boule Nationale

pour le plaisir et l'économie de votre bourse

Voulez-vous pour vos livres une reliure élégante et peu coûteuse?

Adressez-vous à l'UNION où Monsieur BORGUET met à votre disposition ses talents de relieur.

Etudiants ! !

Pourquoi payer vos cigarettes, tabacs et cigares au prix fort, quand vous pouvez avoir de fortes réductions à la Maison

Gustave HILDEBRAND
Rue du Pont-d'Avroy, 35
Rue Chaussée des Prés, 28

SALON DE COIFFURE
Dames *Messieurs*
Maison BIHIN
Rue André Dumont, 14

Maison RENAUD
SOCIETE ANONYME
Rue de la Cathédrale, 81
Rue de l'Université, 26
CHEMISES POUR HOMMES
BONNETERIES, COLS — CRAVATES

LA MOTO
Sarolea
mérite votre faveur par
SA PUISSANCE,
SA SOUPLESSE,
SA LONGEVITE
& SON ELEGANCE.
MAISON SAROLEA
Sté Ame HERSTAL-LIÉGE
PUBLICONSEIL-LIÉGE

Imprimerie Lithographie Papeterie
Maison Ch. BARE
27, Passage Lemonnier, LIEGE
Spécialité de Cartes de visite
Articles pour dessin.
Tout pour le Cotillon

Papeterie Centrale
Rue Vinave d'Ile — LIEGE
Cahiers — Articles de dessin — Compas de précision — Porte-plumes Réservoirs — Règles à calculs. — etc.
Spécialité de carnets et cahiers à feuilles mobiles — Papier à chiffrer blanc ou quadrillé

SALEE ET TAZIAUX
Electricité
Place St. Jacques, LIEGE

POELES — CUISINIERES
LISSOIR
Place St. Barthélemy

TIREZ LA
LEGIA
LA MEILLEURE CARTOUCHE DE CHASSE

Pour vos travaux photographiques,
ADRESSEZ VOUS A LA
Maison Ernest GOURDINNE
29, Boulevard d'Avroy
ATELIER DE POSE AU 1er ETAGE
Tous les appareils et produits Kodak

POUR VOS TRAVAUX DE COPIE
Adressez-vous à
Mlle COLLETTE
4, RUE DE XHOVEMONT.
Téléphone 11508

A LA BOTTE VERTE
Chaussures Hommes, Dames et Enfants
Charles MOREAU
Successeur: E. PAULUS-MOREAU
Rue Saint-Séverin, 31 - 33 LIEGE

Où irons-nous ce matin?
AU PASSAGE
Brasserie Luxembourgeoise
Félix WYARD-EVRARD
Bières spéciales
HENRI FUNCK ET ARTOIS
VINS DE LA MAISON ROSOUX
BUFFET FROID

5 pour cent
de réduction à MM. les Etudiants sur présentation de ce bon.
Maison PURAYE
61, rue Cathédrale, LIEGE
(enface église St-Denis).
Lunetterie, Optique, Exécution rapide des ordonnances de MM. les oculistes. Réparations — travail soigné.

Comptoir DENIS
SOCIETE ANONYME
3, Rue des Dominicains
LIEGE
Gestion de fortunes
Etudie .. Enseigne .. Renseigne

Camarade...
Pourquoi jeter ton chapeau usagé?
Pour quelques francs, il sera remis à neuf chez
DEFRAIGNE ET JAMBLIN
29, Rue Féronstrée, 29
LIEGE
Télé. 155 13

Casquettes, Calottes, Berets, Insignes.
Coiffures et Accessoires pour Militaires.
Chapeaux de Scouts et accessoires.
Maison MAGNETTE
Passage Lemonnier, 8, Liége
Maroquinerie, Serviettes et pochettes
Décorations de tous pays
Insignes et brassards pour sociétés
Médailles Sport

Pour être élégamment vêtu sans trop écorner votre budget adressez-vous à la Maison
AUX ECONOMES
Coin des rues Léopold et de la Cité
LIEGE
Spécialité de vêtements de sports
Vêtements de Chauffeurs
Vêtements coloniaux, etc.
Téléphone 13891

POULES
GRAINS, FARINE, PATES
COMPTOIR INTERNATIONAL D'AVICULTURE et D'ELEVAGE
A. LAMBOTTE-LONAY
11, rue du Pot d'Or, Téléphone
17, rue Bonne Fortune, Téléphone
Remise à domicile par camions à Liége et environs.

Grand choix en toutes espèces de
COIFFURES POUR MESSIEURS, DAMES ET ENFANTS
Chapellerie DESFRANÇOIS
2, Rue Léopold, LIEGE

POUR VOS PLANTES ET FLEURS
Maison STRAPS
Téléphonez au 10278
GRAINES ET PLANTES
87, rue d'Amercœur, 87, LIEGE

Société Anonyme des
Etablissements H. V. L.
(Ancienne Maison LAOUREUX et Cie)
24, Rue des Carmes — LIEGE
Installations complètes de laboratoires scientifiques et industriels
Prix spéciaux pour Etudiants!

LE TEMPS C'EST DE L'ARGENT...
Gagnez-en en faisant copier vos cours à la
MAISON SPECIALISTE
S. DAWIRS
Rue André Dumont, 23 — Téléphone 164
Travail soigné — Prix modéré — Livraison rapide

CASQUETTES D'ETUDIANTS
INSIGNES
L. DEVILLEZ
Passage Lemonnier, 30, LIEGE
Téléphone: 14373.

I. BUISSERET
OPTICIEN
19, rue des Clarisses, LIEGE

Camarades lisez
LE VINGTIEME SIECLE
Le Dimanche: XXe littéraire et artistique

Feuilleton du *Vaillant*. N° 17.

La vengeance du cul-de-jatte

Grand roman d'aventures tragiques et bidonnantes.

Par MAURICE LE ROUX et GASTON LE BLANC.

Droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous journaux y compris la *Libre Belgique* (1).

CHAPITRE XIII

Retour *(suite)*.

Les trois premiers jours du voyage se passèrent admirablement; la mer était comme un lac. Pendant la nuit au clair de lune, Weyergans, les yeux errant sur les flots argentés, rêvait.

Pendant le jour, Monsieur Duesberg (Jules) en costume marin, accoudé au bastingage, scrutait l'horizon.

Monsieur et Madame Riflard arpentaient le pont, faisant des projets d'avenir.

Mais.....!

Le matin du quatrième jour, le Recteur, scrutant toujours, aperçut loin vers l'Ouest un noir nuage qui grossissait rapidement. Le capitaine au long cours. (Il s'appelait Closon et était un cousin éloigné du professeur), interpellé par Monsieur Duesberg (Jules) fronça les sourcils: « Ce grain ne présage rien de bon, il vient droit sur nous et le yacht ne va pas assez vite pour l'éviter. Je crois que nous allons être fortement secoués ». Désiré, qui passait juste à ce moment devint livide et ne fit qu'un bond jusqu'au bastingage. Là: Aux petits des poissons.

Il donna la pâture.

— Retirez-vous tous dans vos cabines, rugit le capitaine dans un énorme porte-voix. Personne ne peut monter sur le pont sans autorisation ou sans ceinture de sauvetage. Que tous les hommes d'équipage prennent rang sur le gaillard d'avant. J'ai besoin de tous mes marins, car il faut que je mate l'eau. A ce moment, un paquet de mer envahit le pont et, remplissant la bouche du capitaine en s'engouffrant dans le porte-voix, arrêta les flots de son éloquence. Dès qu'il fut à même de parler de nouveau, le capitaine Closon ajouta ces paroles: « Nous sommes ici à un tournant du Gulf Stream; la situation n'en est que plus périlleuse; aussi je vous demanderai pour une fois de la discipline, et du silence ».

D'énormes paquets d'eau envahissaient le bateau et déferlaient jusque dans les cabines. Pour éviter d'avoir les pieds humides, Désiré était monté sur une chaise, et le Recteur avait enlevé bas et souliers et retroussé ses pantalons. Anatole et sa femme montés sur le pont, armés d'une ceinture de bouchon et protégés d'un énorme riflard ouvert, défiaient la tempête et la mer en furie.

Le Capitaine n'était pas fier. Il venait de s'apercevoir qu'on avait omis de reprendre à New-York les barques de sauvetage qui étaient toutes en réparation.

Pour faire passer sa mauvaise humeur, il fit descendre la vigie du haut du grand cacatois, qui, à cause du tangage, plongeait alternativement à babord et à tribord dans l'Océan Atlantique.

Après avoir réprimandé le matelot pour n'avoir pas signalé plus tôt l'arrivée de la tempête, il déclara devant l'équipage rassemblé: « que pendant quelqes temps la vigie jeûnerait et le carême entièrement ». Cela n'empêche pas la situation d'être grave. Le bateau, résistera, à mon sens, tout au plus deux ou trois heures encore. Nous avons juste le temps de nous construire un petit radeau. Le devoir du Capitaine est de rester le dernier à son bord. Aussi je nomme Désiré Weyergans, Capitaine. Obéissez-lui comme à moi-même. Désiré, très content de son nouveau poste, prit aussitôt le commandement et deux heures après embarquait son équipage et ses passagers sur le radeau qui, emporté par le courant, disparut bientôt à l'horizon. Alors, ayant rempli son devoir il songea à lui-même. S'emparant d'une large tinne il la mit à la mer et jetant un regard attristé sur le yacht qui n'en menait pas large, se laissa emporter à la *dérive*.

Maurice LE ROUX
Gaston LE BLANC

La suite au prochain numéro.

(1) S'adresser pour traiter au rédac. chef du *Vaillant*, 13, Rue Sœurs-de-Hasque.

(1) Peut-être du sang de ses victimes.

PRINTING C°, s. a. Liége.

Camarades... Venez tous prendre vos repas à l'UNION où la sympathique Madame BORGUET, pour un prix modéré, vous servira en quantité les excellents mets de sa cuisine bourgeoise